

HISTOIRE ET EVOLUTION SOCIOLOGIQUE DE LA SCIERIE

Etude de l'Observatoire du métier de la scierie

« L'état actuel d'un système ne peut être expliqué par son état initial ; il est le résultat de toute son histoire, de l'ensemble des événements qu'il a subis et auxquels il a réagi de façon partiellement imprévisible. Chaque système est de ce fait singulier. »

Albert JACQUARD

I - UN METIER ANCIEN : LE SCIAGE DU BOIS

De l'Antiquité au XX^{ème} siècle, le sciage du bois a une histoire. Cette histoire est étroitement liée à la vie des hommes du monde rural.

Pour découvrir les évolutions de ce métier, les témoignages écrits et oraux sont nécessaires.

Ces évolutions seront abordées dans ce chapitre sous l'angle d'une pratique professionnelle, allant des scieurs de long aux scieurs modernes d'aujourd'hui.

1 - De la scie à main à la scie mécanique

L'invention de la scie à main est attribuée à un architecte grec, aux environs de 1 200 ans avant Jésus-Christ, qui eut l'idée de reproduire dans du fer la denture de la mâchoire de requin dont il se servait pour scier des pièces de bois.

D'un point de vue étymologique, du latin *secare*, couper, le verbe scier, d'après scie aurait été orthographié *sier* au XIII^{ème} siècle, puis *scier* au XIV^{ème} siècle où le *c* a été introduit pour éviter l'homonymie avec sieur.

Si l'homme a su mettre la scie à son profit, depuis l'Antiquité, l'évolution de l'outil et du sciage proprement dit a été assez lente.

En ce qui concerne la scie employée pour débiter le bois, deux tendances se sont développées :

- La première, celle de la scie des scieurs de long, qui restait un outil manuel.
- La seconde, celle de la scie des moulins qui était actionnée mécaniquement.

a - La scie manuelle des scieurs de long

Outil plus ou moins grand, avec ou sans cadre de bois de sapin, la scie des scieurs de long dénommée la *niargue* ou encore la *beiche* n'est plus guère utilisée que dans les fêtes folkloriques ou peuplades reculées de pays en développement.

En France aujourd'hui, la scie a rejoint la cognée du bûcheron et les outils usuels d'autrefois dans les coins poussiéreux des granges et des musées.

Cette scie, présente dans le célèbre catalogue de Manufrance jusqu'en 1914 à la rubrique 894, a été l'outil indispensable pendant des siècles et pour des générations de courageux tâcherons de la forêt : les scieurs de long. Chez les scieurs de long, dont le Saint patron est Simon, Jude, fêté en octobre, une certaine forme de corporatisme a existé à l'image des compagnons charpentiers.

Les scieurs de long originaires du Massif central - Auvergne, Corrèze, Limousin - quittaient leur village en équipe de quatre à six membres, laissant femme, enfants, et exploitation.

Munis d'un passeport délivré par le prêtre de la paroisse qui leur avait consenti une procuration pour la bonne gestion de leurs biens, ces paysans pauvres étaient alors en règle pour leur voyage. Aguerris au travail pénible et aux conditions climatiques difficiles de la montagne, ils ne rechignaient pas devant l'ouvrage qui les attendait loin du pays. Embauchés dans des régions bien précises par des marchands de bois, parmi lesquels se trouvaient d'anciens scieurs de long qui s'étaient établis à leur compte, ils partaient pour le Morvan, le Jura, les Vosges, les Ardennes, la Haute-Normandie, la Touraine et même l'Italie et l'Espagne.

Les scieurs voyageaient à pied, la scie démontée, havresac et chapeau à large bord pour les protéger de la pluie comme de la sciure. De septembre à la Saint-Jean, ils partaient en campagne.

Ils revenaient au pays, riches d'un petit pécule et d'une expérience qui les rendaient importants aux yeux des autres. Petits exploitants



et journaliers issus du monde agricole retrouvaient un semblant de dignité. Les gains ramenés servaient à agrandir l'exploitation de quelques parcelles, le cheptel de quelques unités, à s'établir ou encore à rembourser frères et sœurs.

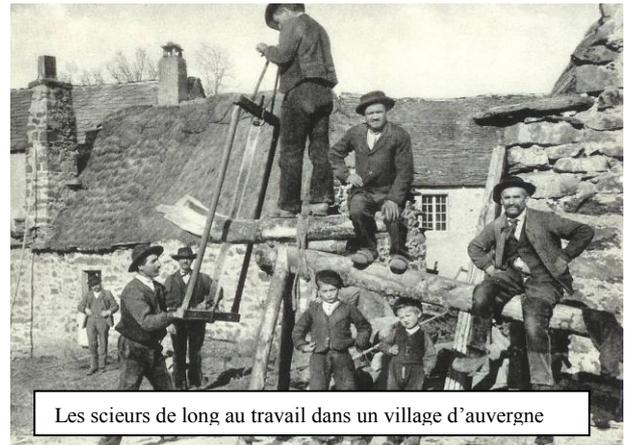
Être scieur de long, cela voulait dire des journées de douze à seize heures à peiner au dehors et par tous les temps. C'était aussi être pour le *Chevrier*, en équilibre précaire, les pieds calés sur le chevalet en bois ou à même le sol pour le *Renard*, suspendu à la scie, les yeux continuellement agressés par la poussière acide du bois, à travailler rudement de l'aube à la nuit. Débitier des planches, des poutres ou encore des traverses de chemin de fer au milieu du XIX^{ème} siècle, tel était l'ouvrage.

Les scieurs côtoyaient sur les chantiers forestiers bûcherons, fagotiers, merandiers, sabotiers. Ils vivaient ensemble, chichement, pendant la période d'exploitation dans des loges faites de bois, de terre et de branchages.

Une descendante de scieurs de long, Marie-Thérèse Liange, a comptabilisé cent trente ouvriers migrant de Sauvain, petit village des Monts du Forez dans le Massif central, pour la période 1700-1840, sans compter ceux restés au pays et qui n'ont pas été inventoriés.

C'est à partir du milieu du XIX^{ème} siècle que le déclin de l'activité des scieurs de long s'amorce : les voies de communication se développent et deviennent plus praticables. Les bois en grumes sont plus facilement transportables. Acheminé par voiturage à la traîne ou encore par flottage, le bois gagne les scieries installées au bord des torrents de montagne ou des cours d'eau de la vallée.

Peu à peu les équipes de scieurs de long se disloquent. Beaucoup de retour au pays créent leur propre scierie et ont enfin la sécurité d'un travail à l'année et un toit sur la tête. Quelques équipes survivront, rendant service dans les cours de ferme ou sur les places de village pour le sciage de quelques billes de bois, avant que la profession ne s'éteigne définitivement en France après la seconde guerre mondiale.



Les scieurs de long au travail dans un village d'auvergne

b - Le véritable essor des scies mécaniques de l'époque romaine à la fin du XIX^{ème} siècle

En reproduisant mécaniquement le mouvement des scieurs de long, les romains utilisaient déjà des scies alternatives fonctionnant à l'eau, pour débiter en plaques les blocs de marbre qu'ils tiraient des carrières de Carrare ou d'ailleurs.

Le poète Ausone (IV^{ème} siècle), dans une série de vers consacrés à la Moselle, parle de « la lame stridente de la scie, dont le continuel sifflement se fait entendre sur les deux rives ».

En 1040, en Franche-Comté, on parle d'une « Mareschian » ou « Reisse à bois » et à la même époque, en Savoie, de « Raisse » pour désigner la scie mécanique.

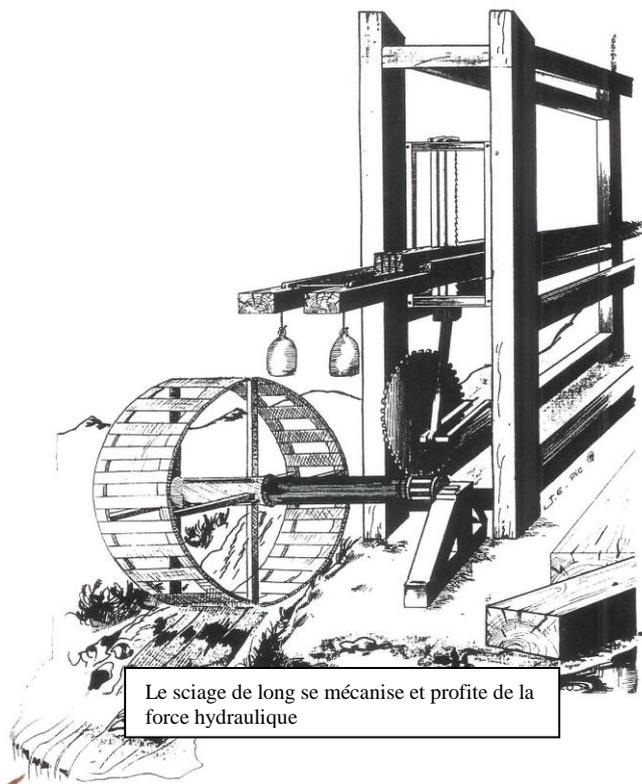
Un traité de 1284 use pour désigner les scieries de l'expression « moulins pour soier planches » laquelle, traduite en français contemporain, veut dire « moulins pour scier les planches ».

En 1303, dans l'énumération des biens immobiliers de l'Abbaye de Saint-Sernin de Toulouse figure une scie à eau. Dans les Vosges, on substitue à moulin à scier le mot « sye ». De là est née « la sye » de Saint-Mousse à Arches en 1426.

On le voit, les références aux scies mécaniques sont nombreuses. Reste à définir leur évolution technologique. Si le mouvement initial reproduisant celui des scieurs de long n'a jamais changé, on le retrouve d'ailleurs toujours sur les machines actuelles, l'entraînement du cadre, quant à lui, n'a pas cessé d'évoluer à travers les siècles.

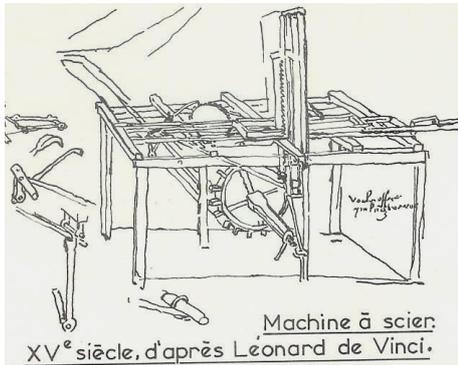
C'est d'abord l'invention embryonnaire de la came par les

Romains. Un principe qui se perdra pour être redécouvert au X^{ème} siècle. La came permet de résoudre



Le sciage de long se mécanise et profite de la force hydraulique

partiellement la transformation d'un mouvement circulaire continu en un mouvement rectiligne alternatif. Mouvement idéal pour reproduire le geste lancinant des laborieux scieurs de long. Au XIII^{ème} siècle, la came trouve enfin son débouché dans les moulins, foulons à papier, à fer et dans les scieries hydrauliques. L'architecte et ingénieur Villard de Honnecourt a laissé dans un album de croquis la première représentation connue d'une *scie à bois de long* mécanisée.



Il faut attendre le XV^{ème} siècle et les travaux de Francesco di Giorgio Martini, repris par Léonard de Vinci, qui apporteront un progrès décisif dans l'essor du vilebrequin.

Le système de sciage, bielle - manivelle, naît véritablement. Désormais, l'arbre n'entraîne plus de came mais une manivelle ou un vilebrequin.

Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, plusieurs auteurs font une place aux *Instruments de sciage mécanique* dans le cadre de

traités intitulés « Théâtres ». L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert propose un modèle de *Moulin pour scier le bois* très représentatif de l'avancée technologique du métier à l'époque.

Un nouveau tournant sera pris en 1799 avec le premier brevet déposé de la scie circulaire appelée par son inventeur, M. Albert, un mécanicien de Paris, *scie sans fin*. Cette scie était composée de plusieurs segments circulaires en tôle de fer montés sur un arbre horizontal.

Encore plus décisive sera l'invention en 1808 de la scie à ruban par l'Anglais William Newberry.

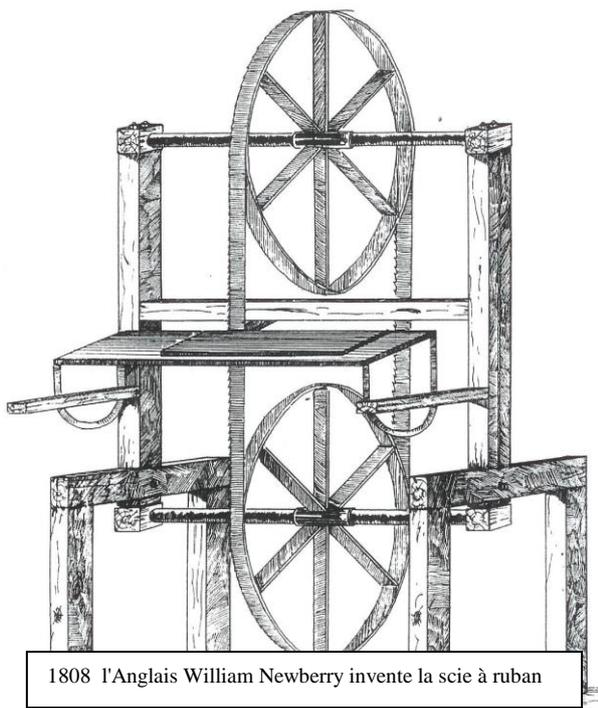
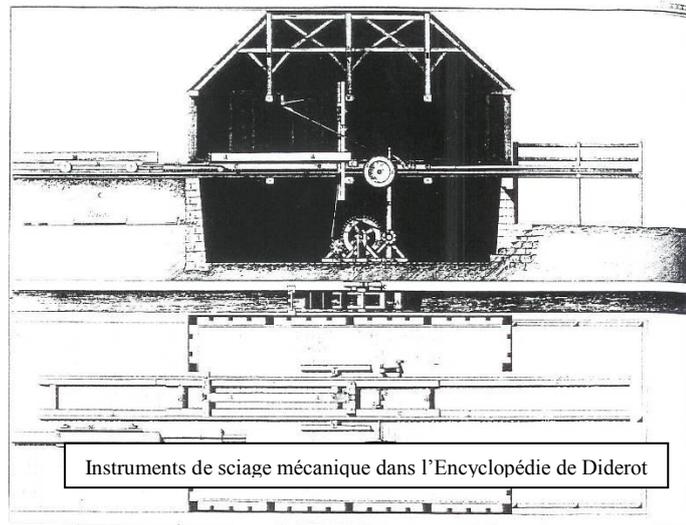
Cette innovation extraordinaire mettra malheureusement du temps à être vulgarisée. En avance sur son époque, la scie à ruban n'a pas trouvé tout de suite la reconnaissance qu'elle mérite. Il faudra, en effet, attendre l'avènement de l'ère industrielle pour enfin posséder des lames résistantes et des bâtis rigides.

Cette avancée a été rendue possible grâce aux progrès de la sidérurgie moderne qui permettront d'affiner les aciers des lames et d'adjoindre les alliages de chrome et de nickel. L'amélioration des systèmes de guidage de la lame et d'amortissement des chocs augmentera considérablement la durabilité de l'outil et fera l'objet de nombreux brevets déposés à partir de 1830.

Cela permet dès la fin du XIX^{ème} siècle de disposer de machines très proches de celles que l'on connaît aujourd'hui.

Dans son remarquable ouvrage *Les scieries et les machines à bois* (1902), Paul Razous présente les scies à ruban à chariot automatique, à chariot libre et à dédoubler. Il parle même d'une grande scie à ruban, *un métier*, pour débiter les bois en grumes dont les poulies porte-lame atteignaient 2 mètres 50 de diamètre en fonctionnement à l'Exposition Internationale de Chicago en 1893.

Cette scie, construite par la maison Kirchner, était à la fin du XIX^{ème} siècle le plus grand modèle connu. Plus frappante encore est la description du principe d'avoyage des scies à ruban pratiqué couramment à l'époque par les Américains : *l'aplatissage* des dents que nous nommons aujourd'hui l'écrasement.



2 - Des moulins à scier aux scieries

Du moulin à scier d'hier à la scierie moderne d'aujourd'hui, il n'y a qu'un pas que les hommes du bois et de la forêt ont pourtant franchi lentement à travers les siècles.

a - Du moulin à la scie

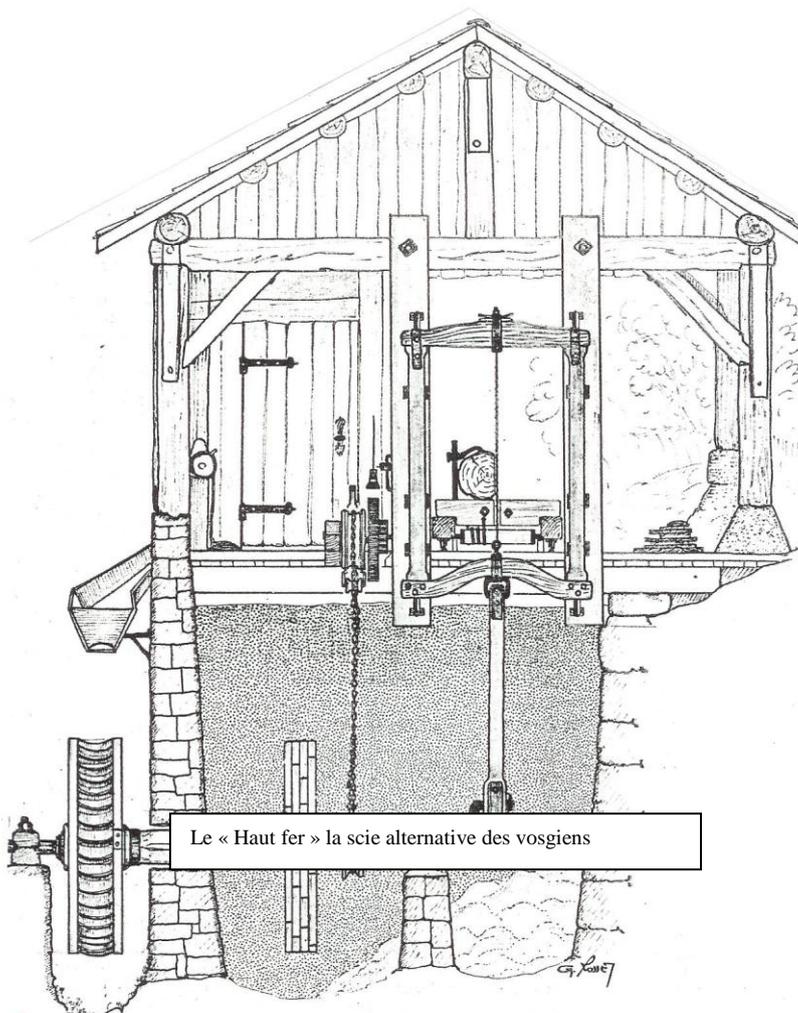
Si les régions de l'Ouest ont longtemps loué les services des scieurs de long auvergnats, les régions montagneuses, Alpes, Jura, Vosges, Massif central, Pyrénées, du fait de leur configuration, relief et hydrographie, ont très tôt adopté le sciage mécanique.

Au moment de l'électrification du monde rural, dans les années 1930, des scieries hydrauliques fonctionnaient déjà depuis plus d'un siècle et même parfois davantage.

Pour preuve, Anne d'Urfé écrivait en 1606 dans sa Description du païs de Forez - pays du Forez - « Les haultes montagnes abondant en faux (hêtre) et très beaux sapins desquels ils (les habitants) tirent grand profit par le moyen de moulins à scie, dont il y a cantité à cause du grand nombre de belles fontaines qui sourcent en ses montaignes ». Les scies mécaniques ne sont donc pas une invention moderne puisqu'elles existaient en « cantité », il y a.. quatre siècles. Ces scieries étaient toutes équipées de la scie alternative à grand cadre que les Vosgiens appellent encore *le Haut fer* (visible dans le célèbre film « les grandes gueules » de José Giovanni avec Bourvil et Ventura).

La circulaire, appelée *la scie ronde* ou encore *La grande mécanique*, n'apparut que timidement au début du XIX^{ème} siècle. Elle marqua un grand progrès grâce à sa vitesse élevée qui assurait une coupe régulière et continue.

Au milieu du XX^{ème} siècle, la scie à ruban la détrônera définitivement du « sciage de tête ». Réputée mangeuse de bois en raison du passage important et dévoreuse de membre de par sa dangerosité, les Français la boudèrent longtemps. Ils la tiendront éloignée, bien



cloisonnée et enfermée dans les caissons d'acier des déligneuses. A l'inverse, dans les pays scandinaves et américains, la scie circulaire a toujours été maintenue en premier débit : scie à grume et canter.

Gérant les affaires souvent en famille, les propriétaires de moulins à scier répondaient aux besoins locaux et travaillaient pour les marchands de bois des villes. Peu à peu, ils se sont fabriqué une culture bois ainsi qu'une renommée de petits industriels de la campagne. Scieurs accomplis, leurs moulins sont devenus « *Leurs scies* ». Une appellation toujours en vigueur aujourd'hui dans le milieu.

Par ailleurs et curieusement, la dénomination *moulin* pour définir la scierie est encore d'un usage fréquent aux Etats-Unis et au Canada. Preuve s'il en est que le métier a une histoire, son histoire.



b - Identité des propriétaires des anciennes scieries

De nombreuses appellations montrent la manière dont les scieries ont été juridiquement reconnues et exploitées.

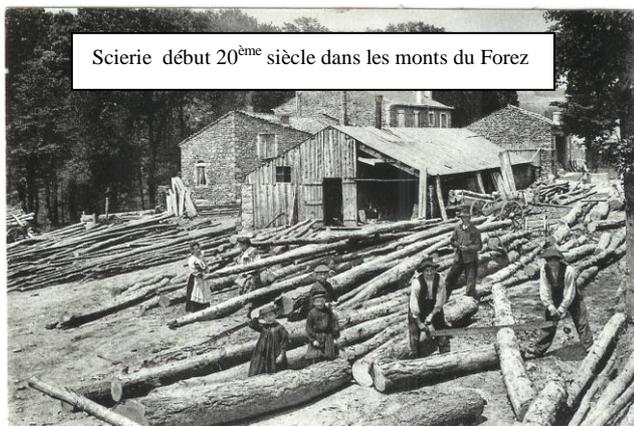
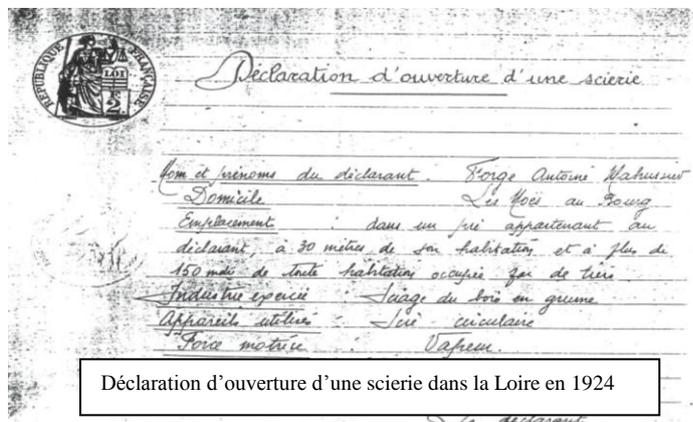
Une liste, non exhaustive, fait apparaître dans l'histoire du métier différents régimes de propriété :

- **Scierie de particulier en nom propre** : le propriétaire est un ancien scieur de long, un paysan, un moulinier...

- **Scierie domaniale et scierie communale** : elles sont exploitées par le *Sagard* dans les Vosges. Propriété de l'Etat, elle est gérée par l'inspection des Eaux et Forêts pour la domaniale. Propriété des communes, elle est gérée par les collectivités locales pour la communale.

- **Scierie à exploitation collective** : suite à un partage familial, l'ayant droit en jouit quelques heures ou jours par semaine suivant ce qui lui revient par droit de coopération à la construction ou par héritage. Cela permet de scier ses propres bois à peu de frais. Cette pratique est restée en vigueur dans le Bourbonnais jusqu'aux années soixante-dix.

- **Scierie des communautés religieuses** : le scieur est en fermage et les moines retirent un revenu de la vente des produits issus de leurs forêts. La fin de l'Ancien Régime et la saisie des biens des communautés permettent aux scieurs de s'affranchir en rachetant les moulins à l'état.



Scierie début 20^{ème} siècle dans les monts du Forez

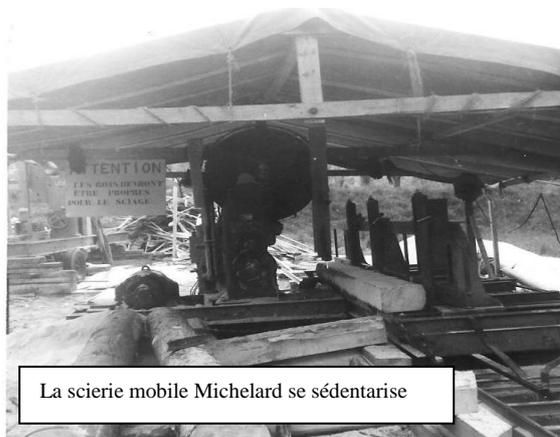
c- Le cas particulier des scieries « volantes »

Se rendre à proximité de la coupe, installer l'outil de débit est une pratique très ancienne datant des scieurs de long. A partir du milieu du 19^{ème} siècle et lorsque les outils de sciage vont se mécaniser, des scieries « volantes » se déplaceront sur les chantiers forestiers. Actionnées par des machines à vapeur dans un premier temps, les scies à ruban et circulaires seront animées par des moteurs thermiques dans un second temps. Cette pratique s'éteindra peu à peu dans les années 60 où les derniers scieurs itinérants se sédentariseront. Le sciage mobile renaîtra dans les années 80-90 avec de

nouveaux matériels assez sophistiqués permettant d'exercer ce métier avec moins de pénibilité et plus de productivité. En 2010, la profession des scieurs mobiles compte une soixantaine de membres. Un syndicat des scieurs mobiles et artisanaux de France (SMAF) s'est créé en 2009 et compte une trentaine de membres.



La scierie mobile Michelard, Drôme, dans les années 50



La scierie mobile Michelard se sédentarise

II - EVOLUTION SOCIOPROFESSIONNELLE DE LA SCIERIE AU XX^{ème} siècle

Dans le domaine de la scierie, le XX^{ème} siècle a été riche en évolutions techniques et socioprofessionnelles.

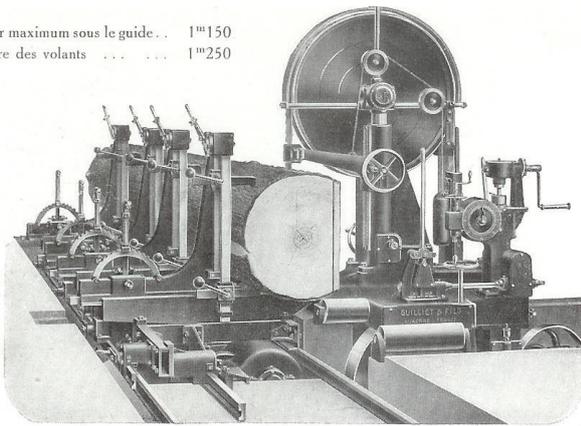
Ce chapitre fera le point sur le métier avant la seconde guerre, son développement dopé par la reconstruction des années euphoriques des *Trente Glorieuses* et enfin le mouvement d'industrialisation et de concentration du secteur du sciage des trente dernières années du deuxième millénaire.

1 - Situation avant la seconde guerre

Cette période sera marquée par les évolutions techniques qui vont permettre d'affermir la pratique du métier de scieur.

La scierie va se professionnaliser et devenir un métier à part entière avec sa culture, ses techniques, ses pratiques, sa presse professionnelle et ses formations.

Hauteur maximum sous le guide . . . 1^m150
Diamètre des volants 1^m250

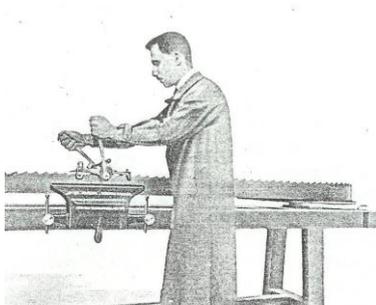


FORTE SCIE A RUBAN pour le débit des bois en grumes
avec commande automatique de la division (Brevetée S. G. D. G)
ARO

Du point de vue technique, la scie à ruban fixe ou mobile (scieries volantes) dont les principaux fabricants français sont Marqcol, Rennepont, Guillet, Panhard Levasseur (le célèbre fabricant d'automobile), Gillet - sans nommer les petits fabricants régionaux dont le passage éphémère n'a pas marqué l'histoire -, supplante la scie circulaire et la scie alternative en raison de sa souplesse d'utilisation, de sa polyvalence et surtout de sa faible perte au trait.

Cependant, la scie alternative (Esterer, Wurster et Dierz) reste très employée dans sa version moderne : le châssis, notamment dans l'Est de la France, mais aussi en Allemagne et dans toute l'Europe de l'Est.

D'importants progrès techniques et technologiques sont apportés aussi bien sur le matériel que sur les outils. Les techniques d'affûtage s'affinent et se vulgarisent en particulier grâce à l'école du bois de Mouchard (Jura) créée en 1934.



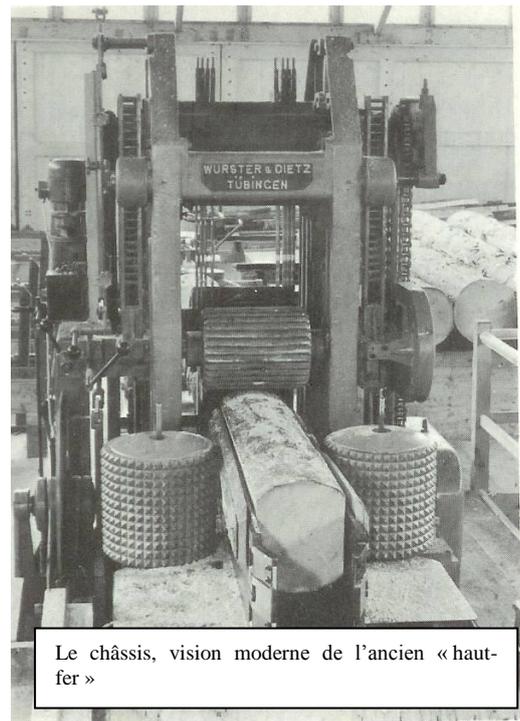
La formation à l'affûtage débute dans les années 30 dans le Jura (Mouchard)

Quelques années plus tard, en 1943, en pleine guerre et pour pallier le manque de main-d'œuvre spécialisée, l'école crée les premiers stages de formation continue et de perfectionnement pour scieurs et affûteurs. Elle donnera à des générations de fils d'exploitants de solides connaissances en matière de foresterie, de scierie et d'affûtage.

Le 20 novembre 1934, l'Ecole Supérieure du Bois (E.S.B) ouvre également ses portes à Paris.

Après la grave crise économique de 1931, sans précédent pour le secteur du bois, la profession peut enfin former ses cadres et prendre du recul sur ses pratiques pour mieux s'ouvrir sur les forts potentiels qu'offrent les grands marchés du bois présents et ceux à venir.

Dans ce courant novateur, la presse professionnelle s'enrichit d'un nouveau titre. Le 5 janvier 1930 sort *Bois et Construction* qui deviendra quelques années plus tard *Le Bois National*. La presse professionnelle possède déjà à cette époque l'organe spécial du commerce des bois *L'écho forestier*. Ce journal, fondé en 1873, est



Le châssis, vision moderne de l'ancien « haut-fer »

le plus ancien journal du commerce et des industries du bois. Il est aussi l'organe officiel de l'Association Nationale du Bois.

Existe aussi dans les années trente l'organe spécial du commerce des bois et des industries qui s'y rattachent *Le moniteur des scieries et des travaux publics*, fondé en 1894.

Dans ces journaux professionnels, les contenus ne sont guère différents de ceux d'aujourd'hui. On y trouve des analyses finement détaillées des situations des marchés, les cours du bois, des articles techniques, des « réclames » et les incontournables petites annonces...

Dans ce contexte en pleine mutation, l'électrification des campagnes accélérera encore le processus de changement. Finis les soucis de production d'énergie. Les turbines qui avaient succédé aux roues à aube ainsi que les machines à vapeur sont arrêtées et remises au profit du moteur électrique qui fait une entrée triomphale dans les scieries.

Le côté ancien et rustique des vieilles scieries de montagne est peu à peu remplacé par de petites usines du bois.

2 - Les mutations de l'après-guerre

Après l'ajournement des grandes ventes de 1938 et la sombre période de la guerre, la production en 1945 se remet peu à peu en place avec le retour des prisonniers.

Plus intensément que jamais avec le vaste chantier de la reconstruction, le travail est là pour les scieries.

On manque de tout dans cet immédiat après-guerre et en particulier de bois pour la reconstruction et pour les poteaux télégraphiques (un besoin estimé à 700 000 unités par an alors que la production plafonne à 220 000).

Pour aider au redressement, le gouvernement prend la décision de prélever dans les forêts allemandes 6 millions de m³ de bois au titre de dommages de guerre. Les entreprises du bois sont sollicitées. Des groupements se créent, réunissant scieurs, exploitants forestiers et imprégneurs. Des équipes se forment et gagnent l'Ouest de l'Allemagne pour exploiter pendant de longs mois les résineux de la Forêt-Noire. Le bois sera acheminé en France par voie ferrée.

L'après-guerre, c'est aussi le début de la période euphorique des *Trente Glorieuses* et de l'effort national demandé par le gouvernement.

En 1946, plus précisément le 30 septembre, l'Assemblée nationale adopte sans débat le projet de loi relatif à l'institution d'un Fonds Forestier National. Le F.F.N est né.

Il sera durant plus de cinquante ans le vecteur incontournable du développement de l'amont de la filière bois (de la forêt à la première transformation).

Cette collecte sous forme de taxe chez les transformateurs - scierie et industries mécaniques du bois - a été interrompue officiellement le 1^{er} janvier 2000. Elle a permis de financer en France, pendant plus de cinquante ans, le boisement, la production et la mobilisation de la ressource, mais aussi la recherche et le développement ainsi que la promotion du bois.

Critiquée par les uns, louée par les autres, il n'en reste pas moins que l'on retiendra de cette initiative qu'elle constitua un véritable plan de guerre à la relance :

- la trace de 4 millions d'hectares de forêts supplémentaires, essentiellement l'enrésinement des années 1950-1960 sur les terres laissées vacantes par l'exode rural des paysans français,

- l'amélioration de la mobilisation des bois, grâce à l'ouverture des pistes et des chemins forestiers,

- la modernisation des parcs machines pour l'exploitation de la forêt et la transformation du bois,

- enfin, la promotion du bois, depuis la création des interprofessions, dans les années 1980, et du Centre National de Développement du Bois, le C.N.D.B créé en 1989.

Sur le plan technique, l'après-guerre sera l'occasion de constater des mutations qui vont transformer les travaux forestiers.

Tronçonneuses à deux hommes puis à un homme - Stihl, Rexo, Dolmar, Mc Culloch - et tracteurs forestiers, dont les célèbres Latil et Labourier, vont lancer la première vague de mécanisation en forêt.



La tronçonneuse une avancée capitale dans la mécanisation forestière

Le transport, bénéficiant de l'amélioration des infrastructures routières et de l'ouverture des pistes forestières, va aussi suivre cette tendance avec les premiers grumiers à câble (grumier Labourier fabriqué à Mouchard (Jura) et camions GMC des surplus américains, légers et maniables.

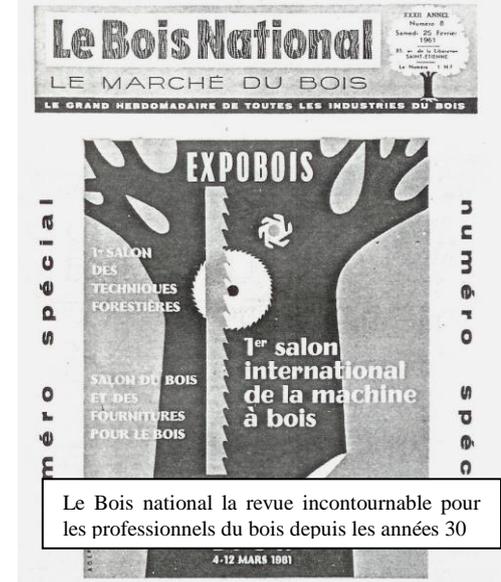
Ils remplaceront peu à peu les transports lents du bois acheminé à la traîne, au trinqueballe ou sur chars par traction animale avec des chevaux ou des bœufs. Pas totalement abandonnés dans les zones de montagne, ces transports subsisteront jusqu'aux années 1980 pour alimenter les scieries artisanales.



En 1949 est créé le Centre Technique des Exploitations Scieries et Industries Forestières. Il fusionnera en 1952 avec le Centre Technique des Industries du Bois et de l'Ameublement pour donner naissance au Centre Technique du Bois : C.T.B. Ce dernier deviendra le Centre Technique du Bois et de l'Ameublement, C.T.B.A dans les années 1980 et FCBA dans les années 2000 (association avec AFOCEL).

Une assistance technique sérieuse et une formation pertinente sont enfin apportées et accessibles au milieu professionnel.

Recherche fondamentale en laboratoire, aide sur le terrain, information divulguée par le biais de conférences et de *Cahiers techniques* vont contribuer au lancement définitif d'un métier d'expert englobant la mobilisation, le sciage, l'entretien des outils de coupe et la commercialisation du bois.



Le Bois national la revue incontournable pour les professionnels du bois depuis les années 30

L'année 1958 verra l'entrée en jeu des industriels du bois français dans le Marché Commun et l'ouverture des frontières économiques par le biais des échanges commerciaux.

Un espoir de relance naît après les années 1952-1953 où la récession a sévi dans le secteur du bois.

Cet enthousiasme sera freiné avec l'arrêt des exportations sur les pays du Maghreb en raison de la décolonisation. Du jour au lendemain, des scieurs, des emballeurs ont vu fondre leurs carnets de commande et ont dû se concentrer presque exclusivement sur le marché national. Une opération facilitée, il est vrai, par la croissance économique.

Les mots d'ordre visent à revoir les structures, rajeunir les conceptions, moderniser les techniques et les équipements et, enfin, vivifier les méthodes commerciales.

Le moment fort de cet après-guerre pour les professionnels de la scierie et du bois en général est la naissance à Lyon d'Expobois en mars 1961.

Lyon avait déjà accueilli en septembre 1951 l'Exposition

internationale du bois et drainé 300 000 visiteurs.

Forte de cet immense succès tout à la fois scientifique, technique, industriel et commercial, la création de ce salon, dix années plus tard en marge de la foire internationale de Lyon, marquera un tournant décisif dans l'idée et le fait de rassembler constructeurs et fournisseurs de matériels touchant au bois et à la scierie en particulier.

Sur le catalogue d'Expobois 1961, on relève la présence de :

- Labourier pour l'exploitation forestière et le transport grumier,
- Rexo pour le tronçonnage,
- Alligator, Bertrand Garcin et Winter pour le matériel d'affûtage,
- Brune Valence, Brune Fures, Sistre frères pour la fourniture de lames et l'entretien,
- CD, Guilliet, Mécanique Engrenage Modernes (MEM), Perrin Levasseur, Rennepont, Vigneau, William Gillet, pour le matériel de sciage,
- Xylochimie pour le traitement du bois.

A l'époque, incontournables et mémorables, furent les visites à cette biennale dont la réputation a largement dépassé nos frontières.

Plus qu'une exposition de matériels et de concepts novateurs, ce fut l'occasion pour toute une profession de se retrouver pendant une semaine autour d'un métier et d'une passion : celle de la scierie et du bois.

Cela a permis de faire connaître des technologies, des fabricants, de vulgariser des pratiques et surtout de préparer les futurs investissements que ne manquera pas de susciter le formidable boum économique de la construction des années 1960-1970.

Examen de conscience à l'heure du Marché Commun, les industriels français peuvent se mesurer à leurs collègues étrangers.

La même année 1961, la foire de Paris ouvre, dans le cadre de sa manifestation annuelle, une *section machine à bois* et Epinal lance *sa foire forestière* française qui deviendra plus tard internationale.

Si l'une, Expobois Paris, a pris un essor considérable et incontournable, l'autre, la foire d'Epinal, s'est éteinte au début des années 1980.

Quant à Expobois Lyon qui s'est transformé dans les années 1990 en Eurobois, l'engouement du début s'est essoufflé pour s'éteindre complètement en 2001 dans le domaine de la première transformation, au profit des grands salons internationaux : Paris, Milan, Hanovre.

3 - L'industrialisation à partir de la fin des *Trente Glorieuses*

Les trois dernières décennies du XX^{ème} ont débuté en pleine crise suite au premier choc pétrolier et se sont achevées dans la tempête de décembre 1999. Les deux événements ont touché de près les gens du bois et de la scierie en particulier.

Dans le premier cas, le choc pétrolier, ce furent les promesses de travail qui s'échappaient avec la période de reconstruction qui prenait fin.

Dans le second cas, la tempête, ce fut une réorganisation complète de la sylviculture et de l'exploitation qui s'imposait face à l'urgence de la situation générée par le minicyclone qui ravagea la forêt française.

a - La fin des *Trente Glorieuses* et le record de production

Dynamisée par le courant bâtisseur, la période est faste pour les 10 000 scieries françaises de la fin des années soixante. Elles atteindront un sommet de production de 10 millions de m³ de sciage en 1973 qui fait oublier la passe délicate de l'exploitation et de la transformation des quelque 3 millions de mètres cubes de chablis issus des coups de vent des mois de février, mars et mai 1967. Cette catastrophe toucha l'ensemble de l'Europe avec un volume abattu de près de 30 millions de mètres cubes.

Du côté de la construction et après l'aménagement de 1947 à 1965 des Zones à Urbaniser en Priorité (les Z.U.P) possédant quelque 3 000 logements par immeuble, le gigantisme diminue de 1965 à 1973.

L'Etat encourage *la politique des modèles*. Cette dernière favorise la construction des séries moyennes, maisons individuelles standardisées et le développement des constructions d'équipements publics, collèges, hôpitaux.

Un niveau record en matière de construction, publique et privée confondues, est atteint en 1973 avec 550 000 logements créés.

Le pic ne sera plus jamais franchi.

Sur le plan technique, l'année 1972 correspond aux regroupements des principaux fabricants de matériels de scierie pour présenter un front uni face à la concurrence internationale. Cette démarche a été entreprise dès 1968 et s'est finalisée en 1972.

Sentent-ils, ces fabricants, les menaces se profiler sur les scieries, dont les débouchés dépendent en quasi-totalité du bâtiment, lequel sera bientôt terrassé par la crise ? Ont-ils le sentiment d'être trop nombreux pour un secteur professionnel, la scierie, qui depuis les années 1950-1960 se condense inexorablement, victime tout comme les autres secteurs de son exode rural ?

La nécessité du regroupement des fabricants français est plus certainement née de l'idée d'optimiser des services et des prestations. Il le faudra pour préparer et dynamiser un secteur encore très peu mécanisé.

L'industrialisation est en route. Les grosses scieries montrent l'exemple. Les moyennes scieries emboîtent le pas. Le stellitage et la denture copeaux projetés complètent avanta-geusement des machines devenues plus performantes.

La concentration des fabricants en 1972 donnera la compagnie W. Gillet - Guilliet - Rennepont d'un côté, et de l'autre, le Groupement d'Intérêt Economique Gillet de Bordeaux, Vigneau et la firme belge Danckaert.

C'est également l'année de la création de Formabois. Cette association de formation professionnelle aux industries du bois fonctionnera pendant près de 30 ans avant de rentrer dans le giron du C.T.B.A en 1999 et de disparaître définitivement et au grand regret de la profession, au début des années 2000. Sa scierie - école de l'Île Bouchard (Indre et Loire) a formé bon nombre de scieurs et d'affûteurs adultes œuvrant aujourd'hui dans les scieries.

La période euphorique est stoppée net en 1973 avec la récession économique qui s'engage dans le sillage du premier choc pétrolier.

La fin des *Trente Glorieuses* est là. Avec la flambée des prix des bois sur pied et la sévère crise qui s'abat sur le bâtiment, l'avenir est gris pour le secteur de la première transformation du bois.

Les scieries, quelle que soit leur taille, passent en quelques mois d'une activité hors du commun et sans précédent pour l'époque, à une activité presque végétative. Les commandes n'arrivent plus. Il faut aller *pleurer* du travail à droite et à gauche.

Le bâtiment en panne, la scierie est privée de son principal donneur d'ordre. Sombres sont les lendemains pour ceux qui ont investi dans la modernisation de leur outil de production. Beaucoup ne s'en relèveront pas.

Le deuxième choc pétrolier de 1979 finira de laminer les scieries. En dix ans, près de la moitié des unités disparaissent. La concentration des scieries est en marche.

Ces années-là symbolisent la difficulté à revenir au mode de croissance de l'après-guerre que Jean Fourastié, l'analyste perspicace de la société industrielle contemporaine avait appelé « Les Trente Glorieuses » ou encore « Les temps faciles ».

C'est à cette époque que les pouvoirs publics lancent le *concept filière bois*. L'idée première est de développer le bois-énergie pour contrer les gaspillages. Ce sera le message claironné des « économies d'énergie ».

Des économies à faire coûte que coûte pour dépendre de moins en moins du baril de pétrole et du fuel devenus de plus en plus chers. Entre 1973-1974, le prix du baril d'or noir sera multiplié par quatre. Ce sera l'époque de la relance du bois de chauffage qui verra la relégation du célèbre poêle à mazout au profit de la cheminée à foyer fermé ou du poêle à bois.

La création de la filière bois, qui se mettra véritablement en place après 1980, a surtout eu pour objectifs de combler les déficits de la filière, de faire utiliser du bois français et de regrouper les énergies et les idées des acteurs d'une filière très atomisée.

Dans cet élan, les années 1980-1990 verront une modernisation des scieries. Encouragé par les pouvoirs publics et l'octroi de subventions du F.F.N, le secteur de la première transformation du bois verra sa productivité décoller. Malgré la disparition de près de 50 % des scieries, le milieu produit autant qu'en 1973.

Dans les années 1980, la reprise timide de la construction dope le moral des professionnels, surtout dans le résineux. Ces derniers investissent dans la restructuration de leurs chaînes de production et installent des scies de tête à ruban d'un plus grand diamètre (1,40 m) en bi-coupe ou bi-bâti équipées de guides à pression. Des traits lumineux (laser) sont montés sur les scies de tête pour un positionnement plus rapide des traits de scie.

Des mécanisations sont rajoutées pour améliorer cheminement et transfert du bois. De grosses déligneuses remplacent peu à peu le traditionnel chariot libre.

Consécration de cinq années de travail en commun

E. Gillet - A. Vigneau - Danckaert International forment un Groupement d'Intérêt Economique

Le 29 juin, à Paris, à la Maison du Lot-et-Garonne, a eu lieu la signature de l'acte constitutif d'un groupement d'intérêt économique constitué par les constructeurs de machines à bois bien connus E. Gillet, A. Vigneau, et Danckaert International, lequel, comme on sait, est belge. C'est vraisemblablement la première fois qu'un G.I.E. n'est pas conclu exclusivement entre des Français.

Aux termes de cet accord, les trois sociétés visent en particulier à développer l'exportation de machines à bois pour scieries.

Cet accord concrétise un certain nombre d'ententes techniques et commerciales qui liaient les Ets E. Gillet et A. Vigneau depuis 1954 auxquels s'était joint fin 1967 le département Danckaert International de la Société Belge Danckaert.

Rappelant l'origine et le développement de leurs entreprises respectives, chacun des signataires s'est plu à souligner les conséquences techniques et commerciales de leur accord et la fructueuse collaboration entreprise depuis cinq ans,

notamment à l'exportation. L'un des ordres à précéder que 40 p.100 de son carnet de commandes actuel était alimenté par les marchés extérieurs.

L'acte a été signé au nom des trois firmes par MM. Henri Gillet, Jacques Vigneau (fils du fondateur de la Maison Vigneau, empêché pour raison de santé) et Van Avermaet des Etablissements Danckaert, en présence d'une assistance où l'on notait la présence de MM. Bruet, président du Syndicat des constructeurs de machines-outils, accompagné de son vice-président délégué et de M. Chaumet, secrétaire général ; Lacu, président de la section « Machines à bois » au sein de cet organisme ; Mondy, chef du service technique des industries de première transformation au C.T.B., représentant M. Brunet, directeur général de ce centre, M. Roger Vigneau, frère de M. Jacques Vigneau, ainsi que plusieurs collaborateurs des trois firmes, étaient également présents.

Avant la signature de l'acte, les représentants des trois firmes prononcèrent tour à tour une allocution.



Signature de l'acte constitutif du G.I.E. : M. Gillet, entre M. Jacques Vigneau, à gauche, et le représentant de la Société Danckaert.

Le *sciage en ligne* à base de scies circulaires de type *canter*, importé des pays nordiques et du Nord de l'Amérique, fait son apparition dans les scieries industrielles de résineux d'Alsace, des Landes et de Rhône-Alpes. Il remplace les *trains de sciage* de scies alternatives qui sont cependant encore très utilisés dans l'Est de la France et en Allemagne dans les scieries moyennes.

Le *canter* s'installe en France. On retrouve la circulaire mise à l'écart en sciage de premier débit depuis la fin de la guerre. Par la même occasion, la vulgarisation des dentures au carbure a lieu sur les scies circulaires.

La transformation de masse du résineux peut enfin se réaliser sur des machines au concept aussi innovant que performant avec les couteaux - fraises - déchiquetant les dosses directement sur le bois.

Ce concept préfigurera par ailleurs le *slabber* des rubans des années quatre-vingt dix. Les *scies à ruban à grumes* ne sont pas pour autant mises de côté. La ressource nationale tellement hétérogène les rend incontournables pour le débit spécial et le gros bois.

Des broyeurs sont installés. Finis les fastidieux fagots à confectionner !

La Gestion de Production Assistée par Ordinateur (G.P.A.O) entre dans les grosses scieries pour gérer les cycles de sciage, optimisation et pilotage automatique par un automate programmable du télé-twin de la marque M.E.M, par exemple présenté à la foire d'Épinal en 1984, et les volumes entrant et sortant de scierie à l'aide du cubeur électronique.

C'est aussi la période de remise en cause des processus d'affûtage. Avec l'apparition des écorceuses en scierie et la suppression des pierres en surface du bois, la préparation de la voie par écrasement, que beaucoup avaient délaissée en raison de sa fragilité au profit du stellite assuré par les fabricants de lame, revient en force.

Le concept américain, Armstrong, d'avoyage des rubans par *étirement* s'installe. Les scieurs français découvrent que l'on peut ré-écraser une denture, sans perdre de la voie et du temps par le défonçage. Cette pratique vieille de plus d'un siècle est remise au goût du jour.

On restitue toute l'importance de la préparation des corps de lame en formant les affûteurs à un entretien rigoureux et régulier de leurs outils.

En effet, avec le stellite, les scieurs ont confié peu à peu l'entretien global aux fabricants et l'entretien pointu et adapté à chaque bâti leur a échappé. Difficile ensuite pour ces derniers d'optimiser un outil nécessitant au minimum 20 à 25 affûtages et des heures de sciage.

Dans les années 1980-1990, on voit aussi apparaître les premiers parcs à grumes mécanisés avec écorceuse, poste de découpe fixe ou mobile et acheminement automatique du bois à l'intérieur du hall de sciage des scieries moyennes.

Le *coup de chablis* de 1982 accélérera les installations. Les scieurs, face à la nécessité de mobiliser au plus vite la matière pour minimiser les pertes, se mettent à écorcer en scierie. Une pratique nouvelle est née et s'est généralisée ensuite par souci d'efficacité économique. L'industrialisation est en route, prônée par le rapport du député landais Duroure, en 1982. L'accent est mis sur la production de masse dite standardisée.

L'objectif prioritaire est de rentrer sur les grands marchés nationaux et internationaux du standard. Il faut lutter à armes égales avec les produits d'importation et en particulier les sciages nordiques. Une manière aussi d'uniformiser des classements dimensionnels et d'aspects aussi divers que la France possède de régions.

Pour cela et après de longs mois de consultation et de travail de synthèse, le C.T.B.A sortira en juillet 1988, sous la norme NF B 53-100, son premier cahier des charges : *Classement des sciages de bois et feuillus tendres*. Il délivrera dans la foulée ses marques de qualité avec :

- en janvier 1990, la marque *CTB Sciages* pour les sciages résineux standards, sapin, épicéa, pin maritime, pin sylvestre, pin noir, pin laricio, douglas,
- en février 1996, la marque *CTB Feuillus* pour les sciages feuillus, chêne et hêtre (frises, avivés et prédébites).

Le C.T.B.A, dans sa revue de septembre 1998, annonçait le nombre d'entreprises, titulaires des certifications de qualité *CTB Sciages* et *CTB Feuillus* : 54 scieries réparties sur l'ensemble du territoire dont 35 en résineux et 19 en feuillus, alors que plusieurs autres entreprises étaient en cours de titularisation. Cet engagement volontaire confirme l'intérêt grandissant de la profession pour ce type de démarche.

En juin 1999, après plusieurs années de réflexion, d'enquêtes et de projets, le groupe d'experts qui réunissait la France, la Finlande, la Suède, l'Allemagne et l'Angleterre adopte la nouvelle norme européenne pour le sapin, l'épicéa, le douglas et les pins européens. Après sa publication par l'A.F.NOR, la norme EN 1611-11 remplace officiellement l'ancienne norme française des sciages résineux et rend obligatoire son application début 2000. Parallèlement des labels ont été créés dans les années 1990. Ils ne sont pas concurrents avec les marques gérées par le C.T.B.A mais plutôt complémentaires.

Dans les résineux, des labels, parmi lesquels *Sélection Vosges*, *Jura supérieur*, *Fibra Sciages Rhône-Alpes* et *Sciage Pin des Landes*, veulent mettre l'accent sur l'authentification de la provenance des produits.

Le feuillu, quant à lui, se démarque. En 1999, les professionnels de la filière chêne lancent le label *J'ai choisi le chêne*.

Une campagne de promotion par voie de presse est lancée en direction des prescripteurs, professionnels, consommateurs et vise au redéploiement économique du chêne. Pour compléter cette approche sur la situation des scieries avant 1990 selon le rapport sectoriel de branche émanant du Commissariat Général du Plan de juillet 1991, les investissements passent de 350 millions de francs en 1987 à près de 1 milliard de francs en 1990 à la faveur de la reprise conjoncturelle de 1986-1987.

Entre 1988 et 1990, 20 % de la capacité de sciage de résineux et 12 % de celle des feuillus ont été modernisés. La production des sciages résineux s'est accrue de 1.4 millions de m³ entre 1982 et 1989, retrouvant ainsi le niveau record de 1973, soit 10 millions de m³ de sciage.

Les exportations dans le même temps tripleront.

Les performances du secteur des sciages feuillus, après des années difficiles, retrouveront leur niveau des années 1970.

b- Les années 90 : crise et tempête

De ces années-là, deux événements majeurs sont à retenir : la crise économique de 1993 et la tempête de décembre 1999 qui marquera d'une façon tragique la fin du millénaire.

La décennie 1990 enregistre dès son début le troisième choc pétrolier. La durée sera brève mais suffisante pour déstabiliser encore une fois l'économie planétaire et accentuer la récession déjà largement engagée en Occident. Avec l'invasion du Koweït le 2 août 1990 par l'Irak et *la guerre du Golf* qui s'en suivra, le climat de doute ne fera que se renforcer.

En France, la crise de l'immobilier sévit fortement. Les stocks d'appartements, d'immeubles n'ont jamais été aussi importants. Les ventes ne se concluent pas. C'est la faillite pour bon nombre de spéculateurs et de marchands de biens. Par ricochet, l'activité du bâtiment ralentit.

Les consommateurs sont frileux. Le chômage sévit fortement avec la récession. Le syndrome de la crise est général et s'étend à l'Europe.

Le secteur du bois n'est pas épargné. Les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, la baisse de l'activité dans la construction sanctionne encore une fois les entreprises de scierie les plus fragiles et les moins armées financièrement et commercialement pour supporter le passage extrêmement difficile et sans doute sans précédent depuis la crise de 1931.

L'année 1993 sera la plus douloureuse pour les scieries de résineux, quelle que soit leur taille.

A la récession économique, s'est rajoutée l'absorption des 110 millions de m³ de chablis résineux issus du Nord et de l'Est de la France, de Belgique et d'Allemagne dus à la tempête de début 1990.

La surabondance en Europe des sciages blancs entraîne une chute des cours.

Les dévaluations des monnaies européennes (Italie, Suède, Espagne, Portugal) freinent brutalement les exportations de la France vers ces pays-là. De plus, les sciages suédois arrivent bradés 15 % au-dessous du prix de revient des autres scieries européennes.

Des aides étatiques (subvention au m³) permettent aux Suédois de vendre en janvier 1993 de l'épicéa - choix 2 - à 750 francs, alors que le prix de vente plancher français se situe à 950 F.

Dumping sur les prix, bradage des sciages nationaux et mise en péril des entreprises de l'ensemble de la filière conduisent la profession à se mobiliser dans une manifestation massive et exceptionnelle à Nantes le 12 mai 1993. Des aides d'urgence et surtout une *clause de sauvegarde* à l'encontre des sciages nordiques sont réclamées à l'Etat.

Cette période mettra en avant le douglas qui se vendra mieux à l'exportation. Dans les zones où cette essence est présente, le Massif central en particulier, il assurera la survie de bon nombre de scieries.

L'année 1994 sera ensuite marquée par une relance brutale de la consommation de pâte à papier. En découlera une augmentation des cours qui mettra en péril certains groupes de presse. Cette production intense de pâte de 1994 à septembre 1995 sera menée par les pays nordiques. L'effet induit de cette production de pâte, faite, il faut le rappeler, avec les Produits Connexes de Scierie (P.C.S) que sont les plaquettes, dosses, délignures, consistera en une surproduction de sciages.

Cette surproduction inondera le marché en déstabilisant encore une fois l'équilibre précaire des cours européens des sciages résineux en les tirant vers le bas.

L'atonie des cours et de la demande met encore une fois le milieu du sciage à genoux.

On estime à plus de un million de m³ de sciage en surplus, qu'il a fallu résorber de septembre 1995 à juin 1996.

Après 1996 et jusqu'à la fin de la décennie, la reprise économique aidant et la confiance retrouvée chez les consommateurs, les scieries renouent avec une certaine stabilité et visibilité quant à leur avenir.

Les investissements machines reprennent. Les projets en étude, selon le rapport sectoriel de branche, se concrétisent après la période d'incertitude de 1993 où les investissements descendront en dessous de la barre des 500 millions de francs.

Ces mêmes investissements, dans les entreprises de 6 salariés et plus, remonteront à 530 MF en 1994, 611 MF en 1995 et 701 MF en 1996 pour redescendre à quelque 609 MF en 1997.

La crise est passée. Du matériel de sciage est renouvelé. Les *scies à chariot* augmentent encore leur capacité - diamètre 160 cm et plus - et s'équipent en même temps de *slabber* pour le déchiquetage des dosses.

Les broyeurs de déchets se vulgarisent. Des *lignes de sciage* type canter s'installent de nouveau. On découvre sur les déligneuses la technologie des scies circulaires minces, guidées et déjà très utilisées aux USA.

Des systèmes automatiques de vision - laser, caméras à traitement d'image, scanner - s'installent sur les sites de production les plus novateurs, passant du même coup, du stade expérimental au stade du développement industriel. De tels outils sont déjà opérationnels dans les grandes scieries américaines.

Ces *systèmes EXPERTS* qui localisent les singularités du bois, formes et défauts, pour un pilotage automatique des machines et des chaînes de tri, n'en sont qu'à leurs débuts en France.

Une véritable mutation industrielle s'opère. Des logiciels de traitement de l'image se développent.

On voit apparaître le scanner de profilométrie multipoints qui mesure le profil exact, en trois dimensions, des grumes ou des billons dans le but d'optimiser le tronçonnage, le sciage de premier débit, le pilotage des lignes de second débit avec optimisation en temps réel en fonction de la conformation des billons.

En matière de classement industriel, des instruments déterminent les caractéristiques mécaniques des pièces de bois à partir des données physiques : déformation sous contrainte, champ électrique, propagation d'ondes.

La G.P.A.O se vulgarise. Des logiciels permettent l'optimisation des prix de revient grâce à une prise en compte des paramètres de production et des informations concernant les coûts : main- d'œuvre, amortissement...

Des restructurations s'opèrent aussi en aval des chaînes de production : trimmer, chaîne de classement, séchoir, station de traitement aux normes, autoclave pour l'imprégnation, mise en place de processus de revalorisation de produits : rabotage, profilage, aboutage, panneautage, bois massif reconstitué, taille de charpente informatisée...

Ce retour à la normale, en matière de production, n'engage pas pour autant des augmentations de prix notables dans le résineux.

Dans la même période, le secteur du feuillu voit le chêne, son essence emblématique pour la scierie française, boudé par le consommateur qui, par effet de mode, préfère les bois clairs : hêtre, frêne, sycomore.

Dans le même temps, ce secteur voit partir ses plus beaux hêtres pour l'Asie avec pour conséquence une augmentation des cours de 30 à 40 %.

La décennie s'achève enfin aussi mal qu'elle a commencé puisque fin décembre 1999 deux tempêtes (vent de 140 à 175 km/h), *Lothar* les 25 et 26 et *Martin* les 27 et 28 venant de l'Ouest renversent l'équivalent d'une forêt de 500 000 hectares sur la quasi-totalité du territoire et n'épargnent que le Sud-Est.

Environ 140 millions de m³ de bois au sol (8 % du volume sur pied), soit en moyenne 2 à 3 années de récolte.

Les secteurs Sud-Ouest, Centre et Est sont plus touchés que d'autres et déplorent la perte de plus de six années de récolte, tant les dégâts sont importants.

Pour les scieurs, les premiers concernés puisque c'est leur matière première qui est en jeu, donc l'approvisionnement de leur scierie, le challenge a été d'exploiter au plus vite les parcelles endommagées afin de contrer les attaques phytosanitaires (insectes xylophages et champignons) à la reprise de la végétation.

Toute une synergie a été mise en place pour mobiliser rapidement la ressource.

Les Entrepreneurs de Travaux Forestiers (E.T.F) français et étrangers viennent prêter main forte. Le machinisme forestier rentre en force dans la forêt de montagne. Là où, avant la tempête, l'abattage se faisait d'une manière traditionnelle, la machine à abattre fait des prouesses.

Abatteuses sur roues ou sur chenilles, les *moissonneuses* forestières ainsi nommées en Suède dans les années quatre-vingt lors de leur lancement, ont trouvé là un terrain d'expérimentation hors du commun.

Les coupes de bois sur pied bloquées, les scieurs s'approvisionnent en priorité dans les secteurs sinistrés.

Afin d'éviter l'effondrement des cours des sciages par une très grosse quantité de bois mise sur le marché, le stockage s'est organisé.

Pour conserver la matière ligneuse vulnérable, des aires de stockage sous arrosage ou immergées se sont mises en place, subventionnées en partie par les pouvoirs publics.

c-les années 2 000 : de l'exploitation intense des chablis à la crise financière

Le début de la décennie est marqué par l'exceptionnelle mobilisation des chablis par les exploitants forestiers, les entrepreneurs de travaux forestiers et les scieurs encouragés financièrement par les pouvoirs publics (aide aux équipements, aide au transport, aide au stockage). L'écoulement des produits profite d'une bonne santé de la construction qui, année après année, va culminer en 2007 à 420 000 mises en chantier. Chiffre record après les 550 000 mises en chantier de 1973...

La France, grâce à la notoriété de ses essences feuillues, est toujours leader avec près de 2 millions de m³ mais a perdu 1 million de m³ par rapport au début des années 1990. Par contre, on relève la montée en puissance des sciages résineux qui vont atteindre près de 8 millions de m³ alors qu'ils n'étaient que de 5,5 millions de m³ dans la période 1980-85. Une production en expansion certes mais qui ne suffit pas à coller à celle des producteurs leaders européens qui, depuis 2000, sont dans des courbes ascendantes : plus de 23 millions de m³ pour l'Allemagne, 17 millions de m³ pour la Suède, 13 millions de m³ pour la Finlande... Une production française de résineux qui ne suffit pas à répondre aux besoins des utilisateurs de l'aval qui en importent plus de 3 millions de m³, dont 2 des pays nordiques et 1 d'Allemagne. Une problématique accentuée, selon les utilisateurs de l'aval, par le fait que la production française est insuffisamment séchée. Paradoxe ou constat du manque d'intérêt pour le sujet, on sait seulement depuis 2005 (source Agreste EAB) que 13 % du volume de sciage feuillu et 5,5 % du volume résineux sont séchés artificiellement !

Le marquage CE pour les sciages résineux de structures (charpente, MOB) et après bien des péripéties (report en report) devient obligatoire à la fin de la décennie. Des inquiétudes de plus en plus vives quant à l'avenir des « sciages sur liste » par rapport à la tendance de standardisation et de normalisation des produits du sciage.

L'accroissement de production a été dopé par des aides aux investissements qui sont passés de 4 millions d'€ en 2006 à 10 millions d'€ en 2007. Des niveaux maintenus en 2008. Au final et selon le ministère chargé de la forêt, ces aides susciteront 284 millions d'€ d'investissements au total.

Au cœur de la crise économique et financière de 2009, le mardi 19 mai à Urmatt, dans le Bas-Rhin, le Président de la République, demande au ministre qui a en charge la forêt de mettre en place un fonds stratégique d'investissement pour la filière bois destiné à contribuer au renforcement du tissu industriel de valorisation du bois. En septembre est annoncée la création du Fonds stratégique Bois, le FSB, dont « l'objectif est de faire émerger des entreprises de taille suffisante pour structurer la filière ». Ce fonds se concentrera en particulier sur le secteur du sciage, secteur prioritaire pour la filière. Il est doté d'un montant initial de 20 millions d'€, et l'ambition affichée est d'atteindre un montant de 100 millions d'euros d'investissement.

L'effet multiplicateur a donc été important. En 2010, le ministère chargé de la forêt continuera de soutenir les investissements des scieries au même niveau qu'avant ce plan exceptionnel, c'est-à-dire à hauteur de 4 millions d'euros. Les projets d'investissements apportant de la valeur ajoutée aux sciages sont particulièrement visés par ces aides.

Le soutien de l'Etat s'articule et s'appuie sur plusieurs rapports de parlementaires que la décennie a produit :

- Rapport Bianco en 1998 « *La forêt, une chance pour la France* »
- Rapport Juillot en 2003 (Député et PDG des scieries réunies du chalonnois) « *La filière bois française. La compétitivité enjeu du développement durable* »
- Rapport Puech en 2009 « *Mise en valeur de la forêt française et développement de la filière bois* ».

Tous les rapporteurs s'accordent sur le fait que les potentialités sont énormes, tant au niveau de la ressource que de sa transformation, mais que d'énormes efforts financiers sont à fournir afin de booster une filière atomisée qui se perd trop souvent dans le corporatisme et les querelles de clocher au lieu d'agir ensemble pour le développement du bois. Le dernier rapport met l'accent sur le déficit de la balance commerciale. Les 6,3 milliards d'€ du déficit 2008 serait dus pour :

- 2,5 Md d'€ pour les papiers et pâtes à papier,
- 2,1 Md d'€ pour les meubles,
- 0,7 Md d'€ pour les sciages résineux.

Dans la dernière décennie, les scieries renouvellent leur matériel de production (scie de premier débit, déligneuse, parc à grumes) et pour les scieries industrielles les équipements copient le modèle allemand avec l'installation de ligne canter, de centre de reprise, de trieur à case et d'empileuse. L'innovation n'engendre pas de révolution mais l'adaptation de plus en plus prégnante d'outils d'aide à la décision en matière de sciage et de classement du bois. La recherche accrue de gain de points matière aussi bien dans les résineux que dans les

feuillus est aussi le résultat de la cherté de la matière que les transformateurs industriels essaient d'économiser à tout prix. L'outil de coupe scie à ruban se dotera du carbure, concept TCT de MFLS, sans pour autant être adopté par l'ensemble des scieries. Le stellitage et l'écrasement sont encore des réponses pour de nombreuses scieries françaises, soit pour des raisons économiques ou techniques. De nombreux centres de taille numériques pour la charpente sont installés dans les scieries industrielles. La scierie s'investit vers l'aval en proposant un service supplémentaire. L'installation de séchoirs se fait en milieu de décennie poussée par les besoins de l'aval et aussi par une prise de conscience « qu'il faut sécher » si l'on veut reprendre des parts de marché aux bois d'importation et surtout mieux répondre aux besoins de l'aval...

Après plus de cinquante années de prélèvements, le F.F.N (Fonds forestier national créé en 1946) est supprimé en janvier 2000 par Jean Glavany. Il faudra attendre le 1^{er} septembre 2005 pour qu'une Cotisation Volontaire Obligatoire (C.V.O) voit le jour. C'est l'association France Bois Forêt, créée le 8 septembre 2004, qui se charge de recueillir les fonds prélevés sur la base de la valeur des bois ronds et des produits forestiers transformés en France. L'objectif prioritaire est de faire progresser l'utilisation de la ressource forestière nationale par des actions d'information et de communication par le biais du CNDB. Le Comité National pour le Développement du Bois associé au Nordic Timber Concil (NTC) lance la campagne « Le bois c'est essentiel » en 2004. L'objectif : faire consommer davantage de bois à nos concitoyens, soit à l'époque 0,190 m³ par habitant en France contre 0,440 m³ aux Etats-Unis et 1 m³ en Finlande !

L'action conjuguée du CNDB et du courant environnemental (Grenelle de l'environnement 2008-2009) permettent une forte croissance de la Maison Ossature Bois (de 6 000 unités au début des années 2 000 à plus de 15 000 à la fin de la décennie). Cette poussée reste cependant marginale avec seulement 4 à 5 % des parts de marché dans le secteur de la maison individuelle et cela malgré une forte poussée des préoccupations CO2 et économie d'énergie. Cependant, le mouvement est en marche. Le bâtiment basse consommation (BBC) est encore très coûteux (+ 2 000 € le m²) mais intéresse de plus en plus les nouveaux accédants à la propriété. La réglementation thermique (RT) qui vise à réduire les consommations d'énergie et à limiter l'inconfort de l'été dans les locaux non climatisés pousse à revoir les standards de la construction et leur isolation. L'objectif à l'horizon 2020 atteindre les 20 kWh/M²/an contre 200 à 300 dans le standard français d'aujourd'hui... Dans la foulée, le bois énergie (à tel point que les papetiers s'en offusquent) prend aussi de la valeur avec l'extension de la demande résultant de la cherté de l'énergie fossile (fioul). Des chaufferies collectives au bois (plaquettes de scierie, forestières et recyclage emballage) voient le jour sur tout le territoire, et l'achat de chaudières et de poêles est encouragé par l'Etat par le biais de crédit d'impôt.

L'appui technique a été renforcé par l'AFOCEL (Association Forêt Cellulose) qui a fusionné avec le CTBA (Centre technique du bois et de l'ameublement) le 1^{er} juin 2007. Cette fusion a donné naissance à FCBA, l'institut technologique Forêt Cellulose Bois construction Ameublement. Les objectifs s'inscrivent dans le triptyque : innovation, synergie et services. En 2004, l'Observatoire du métier de la scierie est créé suite à une initiative privée et associative et non subventionnée. Depuis études, forums, séminaires et livres reprennent l'évolution socio professionnelle du milieu. Depuis sa création les études socio-économique, technique et prospective servent la profession mais aussi à ses partenaires à mieux connaître les problématiques de la scierie et ses enjeux de développement.

Le travail en groupement s'est aussi développé dans cette période qui a vu la création de plate-formes de séchage et de revalorisation (traitement, rabotage, usinage, collage). La présence de la scierie artisanale s'est renforcée en fin de décennie avec la création en décembre 2009 du syndicat des Scieurs Mobiles et Artisans de France (SMAF). Un centre ressources de la scierie artisanale a été également créé à cette même période.

Les petites structures « s'en sortent mieux » grâce au travail de proximité alors que le secteur industriel est plus impacté (dumping sur la vente, concentration de la demande, cherté des approvisionnements) par la crise financière puis économique née outre atlantique en 2007-2008 à la suite du scandale des subprimes (crédits immobiliers hypothécaires à taux variables et à paliers).

L'approvisionnement des scieries aura été marqué par l'entrée de ces dernières dans la démarche de la gestion durable de la ressource. Le logo PEFC (Pan Européen Forest Certification) a fait ses premières apparitions en France en 2002 sur les documents commerciaux avant de s'afficher sur des bois issus de forêts certifiés retrouvés ensuite dans la grande distribution. 280 millions d'hectares sont certifiés au monde (9% de la surface forestière) selon les critères de la gestion durable. Sur 280 millions, 200 sont certifiées PEFC ce qui fait la certification leader dans le monde. En France, 5 millions d'ha sur 16 sont certifiés. 46 500 propriétaires adhèrent à la démarche ainsi que 2 000 entreprises.

La commercialisation des grumes aura encore été au centre des préoccupations des scieurs. Après « le retour à la normale » de l'après-chablis les tensions à l'achat sont revenues comme une problématique récurrente. Les contrats d'approvisionnement qui se sont installés n'ont pas réglé toujours et encore « les incohérences » entre le prix des bois sur pied et le prix des sciages dénoncés par les instances syndicales.

III – EVOLUTION entre 1967 et 2005 DES SCIERIES FRANCAISES

L'étude de l'évolution des scieries françaises permettra d'avoir un éclairage sur le secteur en termes de volume de production, d'emplois mobilisés et de productivité enregistrée.

L'analyse des données montrera l'évolution du métier et soulignera la concentration des entreprises qui depuis près de quarante ans, est associée à l'industrialisation du milieu.

1 - Le constat de la concentration

L'état des lieux de la profession de la scierie sur la période de 1967 à 2005, soit près de quarante ans, permet à partir des chiffres donnés par le Service Central des Enquêtes et Etudes Statistiques du ministère de l'Agriculture (S.C.E.E.S) de lire clairement la concentration du milieu qui s'est opérée en France dans le dernier tiers de 20^{ème} siècle et le début du 21^{ème}.

La lecture des informations du tableau I- 1, qui englobe toutes les tailles d'entreprise, dresse le bilan suivant :

- Sur les 10 000 entreprises existantes en 1967, seules 2 000 demeurent en 2005, soit une perte sèche de 80 %. La concentration la plus perceptible s'est produite de 1967 à 1980 avec la disparition de près de 4 759 entreprises, soit près de la moitié.

- En quarante ans, le nombre de salariés a baissé de plus des deux tiers, passant de 45 000 à 13 300, alors que dans le même temps le volume de sciage augmentait de près d'un quart, passant de 8 millions de m³ en 1967 à près de 10 millions de m³ en 2005.

**Tableau I- 1 : Chiffres clés de la scierie française entre 1967 et 2005
(S.C.E.E.S du ministère de l'agriculture)**

	1967	1980	1992	2005	Evolution 1967-2005	
					En unité	En %
Nombre Scieries	10 000	5 241	3 604	2 106	- 7 894	- 79
Nombre Salariés	45 000	25 824	22 225	13 300	-31 700	- 71
Volume Annuel (millions de m ³ sciage)	8 000	8 962	10 169	9 931	+ 1 931	+ 19,5
Volume annuel /salarié (m ³ sciage)	178	347	457	747	+ 569	+ 320
Volume annuel/scierie (m ³ sciage)	800	1 790	2 821	4 716	+ 3 916	+ 489,5
Volume jour / Scierie 210 jours (m ³ sciage)	3.8	8.52	13.43	22,44	+18,64	+ 490
Volume jour/salarié (m ³ sciage)	0.85	1.65	2.17	3,55	+ 2.7	+ 318

2 - Moins de scieries, mais une production stable

La figure I- 1 synthétise l'approche précédente et montre que la perte des scieries et des emplois n'a eu aucune incidence sur la production des sciages depuis 1967.

Un pic de production, avec 10 millions de m³, est atteint une première fois en 1973, au plus fort de la période de reconstruction de l'après-guerre. Ce chiffre retombe et remonte au gré des périodes euphoriques et des récessions économiques.

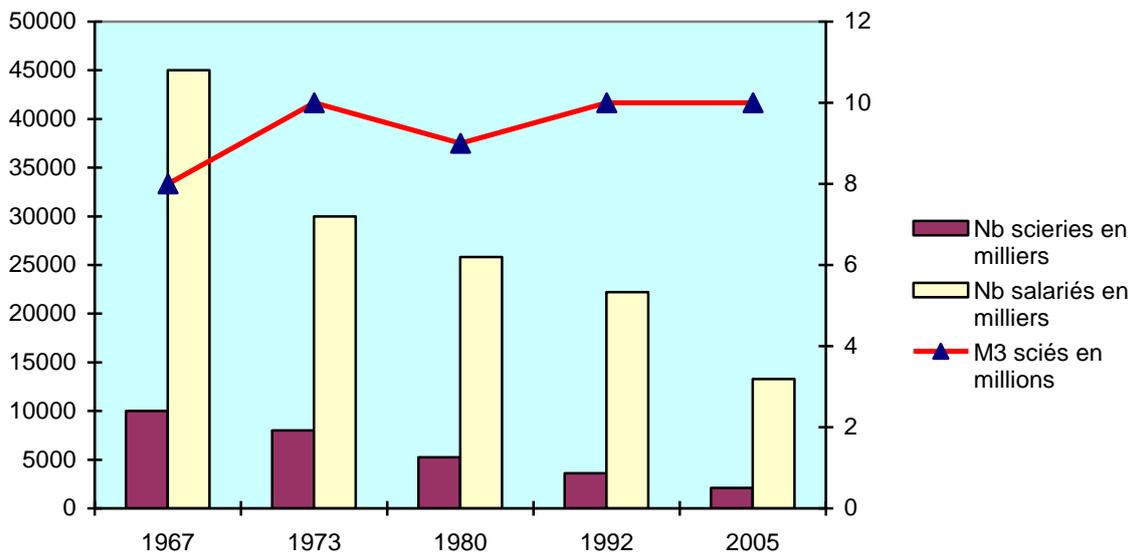


Figure 1-1 : Evolution des scieries et des volumes sciés

Comme dans beaucoup de secteurs économiques, la scierie n'a pas échappé à la règle de la montée en puissance de la productivité grâce à l'industrialisation des processus de fabrication et à l'automatisation des outils de production.

Résultat de cette mutation industrielle et, comme on peut le lire dans la figure I- 2, la production moyenne par salarié et par an est de 747 m³ en 2005 alors qu'elle n'était que de 178 m³ en 1967. Une augmentation sans appel. La production par an et par scierie est passée en moyenne et en quarante ans de 800 m³ à près de 4 800 m³ soit six fois plus

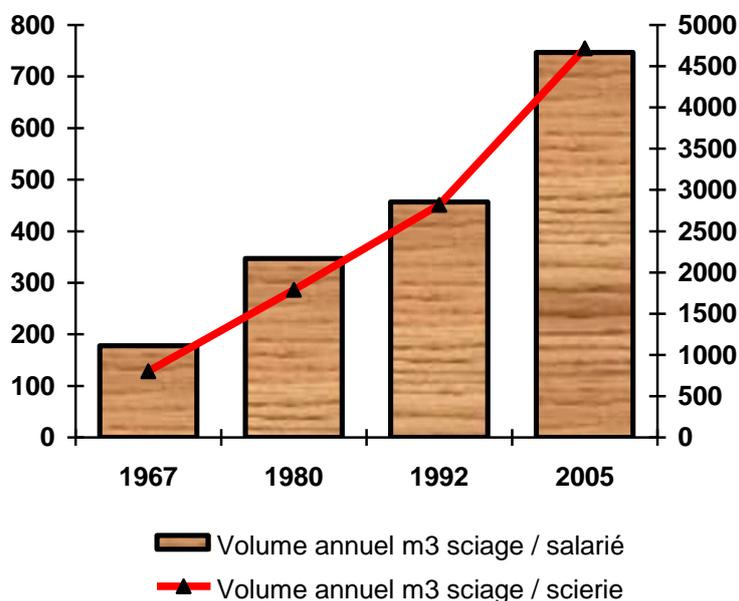


Figure I- 2 : Evolution de la production par salarié et par scierie

Par conséquent, on peut relever dans la figure I- 3 que la production de sciage par jour - sur une base de 210 jours travaillés - et par scierie est multipliée par six.

En effet, la production est passée de 3,8 m³ en 1967 à 22,44 m³ en 2005. Durant cette même période le volume produit par jour et par salarié est passé en moyenne de 0,85 m³ à 3,65 m³ soit un volume multiplié par quatre.

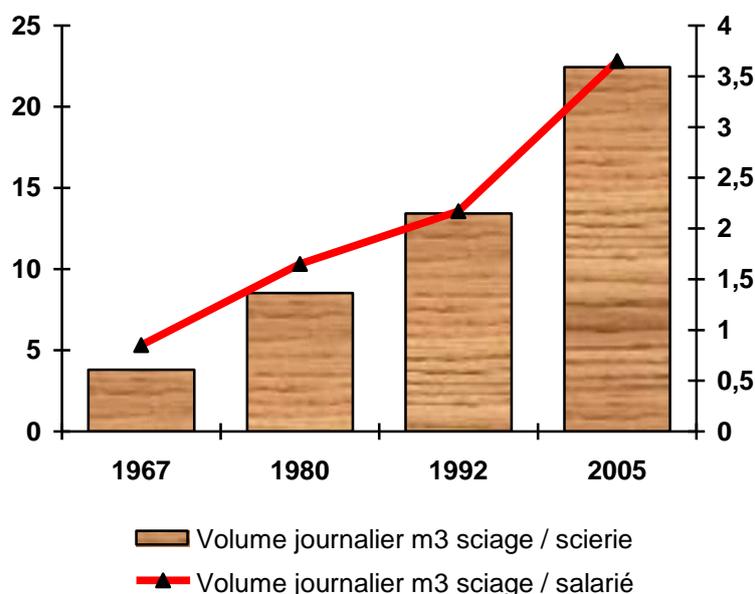


Figure I- 3 : Evolution de la production journalière (scierie et salarié)

Conclusion de la partie I : L'existant

Si l'on sait scier du bois depuis l'Antiquité, *scieurs de long* et *moulins à scier*, le véritable essor du sciage en France ne se produira effectivement qu'à partir de la fin du XIX^{ème} siècle. Cet essor sera lié à l'avènement de l'industrie métallurgique mise au service des machines - bâti fonte - et des outils - lame en acier allié. L'électrification du monde rural entre les deux guerres contribuera à donner un élan supplémentaire aux scieries. Avec l'amélioration des transports, les grandes évolutions techniques se feront surtout sentir après la seconde guerre. Le concours bénéfique des fabricants de matériel, et ils ont été nombreux en France, renforcé par la création d'écoles spécialisées et du Centre Technique du Bois (C.T.B) professionnaliseront définitivement le métier. La période euphorique des *Trente Glorieuses*, avec en 1973 son chiffre record de 550 000 logements construits, consolidera les entreprises de sciage qui travaillent essentiellement pour le bâtiment. Elles pourront capitaliser leurs gains et renforcer leur savoir-faire. Deux éléments fondamentaux qui permettront aux scieries les plus solides, portées par un élan moderniste sans précédent, de se restructurer en gagnant les vallées dans les années quatre-vingt. Encouragées par les pouvoirs publics qui voudront doper la *filière bois*, grâce aux subventions F.F.N, les scieries se mécanisent puis s'automatisent et enfin se robotisent. Le concept d'optimisation investit le monde fermé de la scierie. La gestion de la production s'informatise. Dans le même temps, la profession se dote d'un outil de normalisation et de labellisation des sciages par l'intermédiaire de l'organisme certificateur le Centre Technique du Bois et de l'Ameublement. Que de chemin parcouru depuis l'électrification et le désenclavement des scieries entre la *battante* actionnée par l'eau des torrents et la scie robotisée d'aujourd'hui ! De 10 000 scieries en 1967, il en reste un peu plus de 2000 en 2005. Malgré la disparition de 80 % des scieries, la production oscille depuis 1973 autour des 10 000 000 m³ de sciage.

Références Bibliographiques

Chapitre I-1

- ARMENGAUD Aimé, 1880, **Les scieries mécaniques et les machines - outils à travailler les bois**, Paris, Librairie Technologie d'Armengaud Aimé, 402 p.
- ARNOULT Annie, 1996, **La grande histoire des scieurs de long**, Sauvain, Loire, Collection Au bon laboureur, 232 p.
- BROUARD J.Yves, 1996, **Les véhicules du service public de chez nous**, Boulogne, Editions MDM, 143 p.
- BOITHIAS Jean Louis, BRIGNON Marc, 1985, **Les scieurs et les anciens sagards des Vosges. Bûcherons, schlitteurs, voituriers et voileurs**, Nonette, Puy de Dôme, Créer, 254 p.
- CANARD Jean, 1979, **500 moulins entre Besbre et Loire**, Ambierle, Centre forézien d'ethnologie, 179 p.
- DAUZAT Albert, 1971, **Dictionnaire étymologique**, Paris, Larousse, 804 p.
- GIBELIN Marius, 2007, **Les métiers du bois**, Romagnat, De Borée, 94 p.
- HENRY Bernard, 1976, **Des métiers et des hommes. A la lisière des bois**. Paris. Seuil, 125 p.
- HEURTEMATTE Jean, 1967, **Le sciage du bois**, Paris, Delagrave, 142 p.
- LIANGE Marie-Thérèse, 1988, **Migration saisonnière des scieurs de long de Sauvain, Loire 1700-1840**, C.D.D.P. Loire, 54 p.
- PRIVAL Marc, 1979, **Les Migrants d'Auvergne et du Limousin**. Clermont-Ferrand. Institut d'Etudes du Massif Central, 255 p.
- PROUST Jacques, 1985, **L'encyclopédie Diderot et d'Alembert**, Paris, Hachette, 872 p.
- RAZOUS Paul, 1902, **Les scieries et les machines à bois**, Paris, Dunod, 444 p.
- RAZOUS Paul, 1952, **Les scieries à bois modernes et leur fonctionnement**, Paris, Dunod, 263 p.
- ROSSET E., 1980, **La scierie : des scieurs de long à la scierie mécanique**, Almanach du vieux Savoyard, 9 p.
- VIALLET Hélène, 1996, **Au fil de l'eau, Moulins et artifices d'autrefois**, Annecy, Association Les amis des moulins savoyards, 173 p.

Chapitre I-2 et I-3

- BARY-LENGER, PIERSON Jacques, PONCELET Jacques, 1999, **Transformation, utilisation et industries du bois en Europe**, Liège, Editions du Perron, 257 p.
- BLONDOT François, 1991, **De la forêt à l'industrie, une stratégie pour le bois**, Paris, La documentation française, 307 p.
- BEGUIN J. Marc, 2000, **Le bois en chiffres, édition 2000**, Paris, SESSI, 35 p.
- BISAULT Laurent, 1996, **La forêt et les industries du bois**, Castanet-Tolosan, Service central des enquêtes et études statistiques du ministère de l'agriculture et de la pêche, 150 p.
- BISAULT Laurent, 2000, **La forêt et les industries du bois**, Castanet-Tolosan, Service central des enquêtes et études statistiques du ministère de l'agriculture et de la pêche, 157 p.
- DUROURE Roger, 1982, **Propositions pour une politique globale forêt-bois**, Paris, Revue forestière française, 113 p.
- FAURE Serge, 1998, Septembre, "*Certification de qualité des sciages : Le seuil de 50 scieries est franchi*", Paris, in C.T.B.A Info, n° 73, p. 6 à 8
- FOURASTIER Jean, 1979, **Les Trente Glorieuses**, Paris, Hachette, 288 p.
- GADANT Jean, 1994, **L'atlas des forêts de France**, Paris, Editions J.P de Monza, 240 p.
- GAY Patick, 2001, **L'atlas du bois**, Paris, Editions J.P Monza, 242 p.
- GELEDAN Alain, 1997, **Bilan économique et social du monde 1973-1996**, Paris, Le Monde éditions, 440 p.
- GOUTIN François, 1980, **Le Bois National 50^{ème} anniversaire**, St Etienne, Le Bois National, 124p
- LEVEQUE François,
- PEGURET Agnès, 1988, **Forêt et industries du bois**, Paris, Economica, 491 p.

